

Jean-Paul Damaggio

Tony Meler accordéoniste
Montauban-Paris-Montauban

Souvenirs

Editions La Brochure
124 Rte de Lavit
82210 Angeville
juin 2021

ISBN : 978-2-37451-053-3

Plus de renseignements sur :
sur <http://la-brochure.over-blog.com>
<http://viedelabrochure.canalblog.com>



Le vendeur de marrons...

«Nous on tire le danseur et le danseur nous tire.
C'est vrai aussi avec le rock maintenant : si on
voit que ça danse bien, que ça balance, que ça
swingue à ce moment-là, on a du goût.»

Jo Privat

*Tu as touché un instrument très tôt,
l'accordéon peut-être ?*

Bernard Lubat : Je crois que mon premier
instrument était la batterie puis tout de suite
après l'accordéon. J'avais deux profs, deux p'tits
pères : un accordéoniste de Bordeaux, Lucien
Petrini, un émigré italien, et un autre, toujours
vivant, qui a fit un gros travail sur moi : Lauris
Capelli, encore un Italien. »
(entretien en 1989)

A Joan Pericas qui a su m'écouter
parlant de Tony Meler.



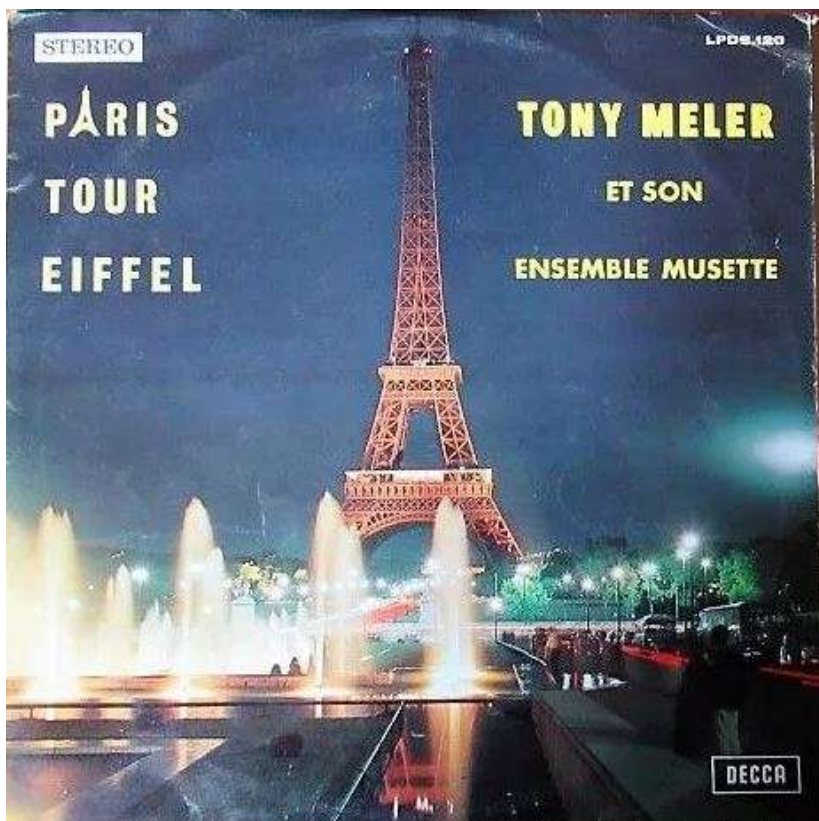
Ah ! le tango....

Sommaire

Préface

- 1 – Premiers pas d'un accordéoniste
- 2 – L'accordéon Maugein
- 3 – Accordéoniste sous l'occupation
- 4 – Un professionnel à Toulouse
- 5 – Un professionnel à Paris
- 6 – Avec Véga
- 7 – La retraite d'un professionnel

Postface



Préface

Quel rapport entre une photo de Raquel Meller et la parution en 1991, aux Editions Climats¹, du livre *Histoires de l'accordéon* ?

Une coïncidence survenue le 29 mai 2021 quand, au même moment, j'ai croisé la dite photo et retrouvé le livre en question que j'avais égaré longtemps dans la bibliothèque vu qu'il était difficile à classer !

Parmi les accordéonistes du livre une brève notice concerne Tony Meler de Montauban, un Meler avec un seul *l*, un homme que j'ai essayé d'honorer le plus souvent possible mais jamais à la hauteur de ce qu'il attendait !

Quel rapport entre Yann Plougastel et la décision de produire cent pages sur Tony Meler ?

Une coïncidence survenue le 21 novembre 1991 qui, par un bel article de *L'Événement du Jeudi*, me poussa vers le livre *Histoires de l'accordéon* qui mentionnait Tony Meler ainsi :

¹ Une maison d'édition que je retrouverai des années après avec mon philosophe préféré : Jean-Pierre Michéa.

«Tony Meler naquit en 1920 en Espagne. Il débuta l'instrument vers l'âge de onze ans. Il se produisit dans la région toulousaine juste avant la guerre (travaillant pour Radio-Toulouse) puis vint s'établir en 1948 à Paris (où il travailla surtout dans les bals musette, six ans au Tango, six ans au Mikado, puis un peu plus de deux ans au Petit Jardin).

Il participa à diverses émissions de télévision et même à des films (notamment Play-Time de Jacques Tati) et à de grandes manifestations cyclistes (le Dauphiné libéré et le Tour de France). Il enregistra, chez Vega, du classique, du musette et du tango. Dans la grande lignée classique, Meler ne cache pas son admiration pour Gus Viseur et Tony Murena. Reparti dans le Sud-Ouest de sa jeunesse, établi à Montauban, Meler y poursuivit sa carrière avant d'y prendre sa retraite.»

Sur le minitel j'ai repéré son adresse et le numéro de téléphone, j'ai pris un premier rendez-vous avec cet homme pour qu'il me raconte ses souvenirs.

Le lecteur doit savoir tout d'abord mon ignorance totale en matière de musique, ignorance que pourrait confirmer ma professeure de musique de l'Ecole normale. Incapable de différencier un

do d'un ré, j'ai moi-même, pour éviter le massacre, refusé de réaliser le moindre cours de musique pendant toute ma vie d'instituteur (je jouais de la flûte cependant). Et je savais que je ne risquais pas de trouver un seul inspecteur pour me le reprocher.

J'ai répété ainsi ce qui m'est arrivé : pas le moindre cours de musique de toute ma scolarité jusqu'à mon arrivée à l'école normale. A l'école élémentaire il y a bien eu un instituteur qui venait dans ma classe avec son guide-chant pour compenser l'incompétence de la maitresse, mais le fait était marginal. Pourtant j'aimais tant chanter comme ma mère qui chantait Edith Piaf jusqu'au jour où, en voyage scolaire, un copain m'invita dans le bus, à aller au micro avec lui pour chanter. J'ai alors entendu ma voix et, horrifié, j'ai décidé de me taire à jamais.

Cependant le son de l'accordéon m'est resté dans l'oreille grâce aux bals populaires et ma passion pour cet instrument ne s'est jamais démentie. Un jour, découvrant mon père offrant à un de ses arrière-petits-enfants un accordéon en jouet, je me suis demandé si je ne tenais pas ma passion de lui, et quand, à lire *Histoires de l'accordéon* j'ai découvert la place de l'immigration italienne

dans le développement de l'instrument en France, mon interrogation a été redoublée.

Sauf qu'avec le yéyé de mon adolescence l'accordéon était ringard et l'était devenu depuis longtemps mais au détour d'une phrase de Tony Meler on découvre qu'il n'y avait à aucune fatalité.

«Avec le jazz, il y a beaucoup d'harmonies et c'est intéressant pour un musicien. Ça me plaisait. L'accordéon n'était pas tellement jazz. Il y avait bien eu Viseur qui en faisait avec talent, mais pour les autres ce n'était pas tellement évident.»

D'un mot, il évoque Viseur et en effet, Gustave-Joseph Viseur, dit Gus Viseur (Lessines, 15 mai 1915—Paris, 25 août 1974) était un accordéoniste belge qui a abordé tous les genres du répertoire musette (valse, tango, paso doble, ...) et a été l'un des premiers accordéonistes de jazz. Évoluant dans les milieux parisiens dès 1930, il forma son langage musical aux côtés des guitaristes manouches, enregistra son premier disque en 1937 et accompagna Édith Piaf en 1940. Il est le seul accordéoniste à avoir été membre du célèbre *Hot Club de France* dirigé par Charles Delaunay.

Tony Meler, dit beaucoup de choses seulement au détour d'une phrase, car il était timide. Lui, comme on l'a lu, en guise d'immigré, il venait

d'Espagne, pays plus porté sur la guitare que sur l'accordéon.

Je l'ai beaucoup enregistré, j'ai repiqué les cassettes audio avec l'idée de publier vers 1992, un livre pour faire connaître la vie particulière de cet homme.

Mais on ne fait pas toujours ce qu'on veut de son temps. Le hasard a fait que dans le cadre des élections régionales de 1992 avec quelques amis nous avons lancé un groupe politique : *Gauche 92*.

Comble de malchance, à la fin de cette année là, le disque dur de mon ordinateur me lâcha, envoyant en fumée les premiers efforts. Inutile par ailleurs de compter sur l'aide d'une maison d'édition.

Avec la fin de 1993, j'ai décidé de prendre le temps nécessaire pour arriver au bout de ce modeste projet. Heureusement j'avais conservé la version papier des enregistrements repiqués dont j'avais fait vérifier le résultat à Tony Meler.

N'étant ni journaliste, ni musicien, il y aura peut-être beaucoup à redire, étant entendu que le résultat tient aussi à la qualité des questions posées pour solliciter la mémoire. Pourtant je juge utile ce petit travail et je remercie

énormément Tony Meler pour avoir bien voulu y participer avec beaucoup de gentillesse.

D'autres pousseront sans doute plus loin la recherche de ce que fut l'accordéon en ce siècle, et œuvreront pour son futur. Sans être musicien, je découvris bien après les avoir connu, que deux, parmi mes meilleurs amis, étaient liés à l'accordéon aussi pour conclure je donne le contenu de la lettre que m'envoya le Québécois Jacques Desmarais le 22 décembre 1993 :

« Accordéon ? J'y reviens. J'y suis ! En octobre dernier, j'ai organisé une grande fête familiale en l'honneur de ma mère, qui, vraiment, c'est inouï, a réussi contre toute attente (le médecin de l'hôpital, en avril, l'avait "débranchée", ne lui donnant pas une heure !) à fêter son 80e anniversaire de naissance. Quelques semaines auparavant, une cousine lui avait entendu dire qu'elle souhaiterait recevoir en cadeau de fête un accordéon. Or il s'adonne que j'en possède un (modèle diatonique, une rangée, ou accordéon "à pistons") puisque Carol m'en avait fait cadeau, il y a presque vingt ans. Tu vois, j'étais à Sherbrooke, je revenais de la Louisiane, Zachary Richard m'influençait ... Carol m'acheta cet accordéon que je ne touchai guère, hélas, très sérieusement. Depuis belle

lurette, deux clés étant foutues, il s'empoussiérait, il pourrissait. Le souhait de ma mère le fit revenir à la pleine forme. J'ai repéré un technicien chez un marchand d'instruments qui, en moins de deux, et pour seulement 25 dollars, me répare l'instrument que je destine à ma mère, bien sûr. Mais... une fois le bébé à nouveau gigotant dans mes bras, j'ai trouvé pour maman un modèle neuf à rabais fait en ex-Allemagne de l'Est, et j'ai gardé mon vieux Horner, quatre sapins, clé de sol. Oui, j'y suis, je peux déclarer : je fais de la zéziqne ! »

Oui, pendant longtemps encore, l'accordéon par-delà les frontières fera danser, rire et chanter. L'émotion n'a pas dit son dernier mot.

Je vais maintenant me reposer un peu en écoutant la *Fisarmonica di Stradella* de Paolo Conte dont je ne livre que cet extrait:

*Al dolce suono delle fisarmonica di Stradella
Tu mi sembri ancora piu bella.*

Au doux son de l'accordéon de Stradella,
tu me sembles encore plus belle

2 août 1994, Bruniquel – 2 juin 2021 Angeville.



Est-ce Tony avec sa chanteuse ?
Je pense que oui, même sans la moustache.

Premiers pas d'un accordéoniste

Tout le texte repose sur les propos de Tony Meler enregistrés en 1992, au cours de huit entretiens hebdomadaires, avec en notes mes observations personnelles.

Dans ma famille, avec nos parents, nous étions trois enfants, ma sœur aînée, mon frère et moi le cadet. Je n'ai pas connu mes grands-parents. A notre arrivée dans la région de Montauban, vers 1922, ils étaient déjà décédés. C'est un oncle du Lot-et-Garonne² qui nous a incités à quitter l'Espagne pour venir par ici. Ce ne sont donc pas des raisons politiques. Certaines personnes se demandaient si on n'avait pas tué quelqu'un en Espagne. En fait, on est venu comme ça, par cet oncle. Et j'ai une anecdote au sujet du passage de la frontière française. Mon frère avait ramené d'Espagne un moineau blanc qu'il avait mis longtemps à attraper vivant, et un douanier aurait voulu qu'on le lui cède, car c'est un oiseau

² Le Sud Ouest à partir de 1920 va recevoir beaucoup d'émigrés italiens et espagnols car suite aux morts de la guerre 14-18 des bras manquaient à la campagne.

si rare. Là, je répète ce qu'on m'a dit, car j'étais bien trop jeune pour pouvoir m'en souvenir.

On s'est installé directement dans une ferme au bord du Tarn en allant vers Corbarieu. Deux ans après on est allé vers Mirabel. J'ai commencé l'école à Aussac et toute la première journée, ça c'est une mémoire à moi, je n'ai fait que pleurer. Après nous nous sommes retrouvés à l'école de Mirabel. Si mes souvenirs sont bons, à Mirabel on habitait au lieu-dit Fouyssarel, à côté de la propriété de l'ancien maire de Mirabel, Cabos. J'ai connu le grand-père qui ne parlait que le patois.

Ce n'est pas à école que j'ai commencé la musique³.

L'instituteur, qui parfois me ramenait chez moi, faisait du violon mais pour lui. Il voulait me faire passer le certificat d'études mais je n'étais pas assez bon en français. Cependant mon statut

³ Le hasard a fait que j'ai eu le registre matricule de l'école de Mirabel qui indique que le frère de Tony est entré à l'école le 29 Novembre 1926 et qu'il en est sorti en 1928. Tony y entra le 3 Février 1927 et en sortit en Juillet 1932. Le frère aîné, Delfin, né le 1^{er} Mai 1913 avait donc sept ans de plus que Tony, né le 14 Février 1920. Ils étaient nés à Albalate De Cinca et Delfin est décédé le 08/04/2013 (99 ans) à Montauban. Son frère cadet était mort depuis dix ans.

d'étranger ne posa aucun problème avec les camarades, du moins dans mes souvenirs.



Une vue d'Albalate de Cinca dans la belle province de Huesca que je connais si bien.

C'est par mon père que j'ai appris la musique. Il en avait fait en Espagne et il jouait des instruments à cordes. Je veux préciser que de tous les instruments à cordes présents dans la maison : guitare, violon, mandoline, je n'en ai touché aucun. Ils ne m'ont jamais intéressé mais à part ça, j'aimais bien les écouter jouer.

La nuit, la musique dehors, c'est beau dans la nature. Mon oncle qui venait de Paris, jouait

aussi avec eux et ils faisaient un petit orchestre mais je n'ai jamais eu l'idée de jouer de tels instruments tandis que mon frère au contraire jouait des instruments à cordes. Il jouait du violon (il a commencé par cet instrument) à partir de partitions. Il lisait la musique. Ma sœur avait suivi des cours de violon mais, d'après ce qu'elle m'a dit, elle n'avait pas assez de force dans les doigts pour continuer. Devenue couturière à un niveau assez élevé, on était chacun dans sa partie.

Cependant ma jeunesse a surtout été marquée par mon travail à la ferme.

J'ai travaillé la terre jusqu'à 18-20 ans.

J'ai de "bons" souvenirs ...

Après une fête de trois jours par exemple, quand il faut aller soufrer la vigne, c'est dur, et s'il y a un peu de vent de face, avec la pompe sur le dos et du sommeil plein les yeux, on sent encore plus sa douleur.

Concernant l'accordéon, il m'est arrivé entre les mains par un hasard de la vie. Ma sœur est montée à Paris et, peu après le début des années 30, ma mère est allée la voir pour Noël.

Elle m'a dit :

- Qu'est-ce que tu veux que je te porte ?
- Bof, un accordéon, ai-je répondu.

J'avais onze ans et demi. Elle est allée à la Samaritaine et a acheté un accordéon pour 100F, un jouet quoi, dix touches, quatre basses et j'ai commencé là-dessus⁴. J'ai dit "accordéon" par hasard, c'est une idée qui m'est venue comme ça. Je ne pensais pas du tout en faire un métier. Avec ce petit instrument, mon père à la guitare et mon frère au violon, nous avons fait danser dans le bal à Mirabel, chez Delmas. Le répertoire n'était pas grand. Pour apprendre, sans me jeter des fleurs, je peux dire que ça n'a pas été dur. Je ne savais pas lire le solfège mais mon frère connaissait la musique. La partition devant le nez, il jouait. Moi, quand j'ai commencé à me débrouiller sur l'accordéon, à trouver les notes, je l'écoutais deux ou trois fois quand il jouait une chansonnette, et ensuite je savais jouer. Mon seul contact avec la musique, c'était ce contact familial mais je dois reconnaître que mon père jouait assez souvent.

⁴ Dans le livre de la collection *al Canton* qui concerne le Nord du TetG on peut lire : « André Bach, joueur de chromatique, est né à Verfeil le 13 Novembre 1921. A l'âge de quinze ans, André vit une publicité d'accordéon sur un catalogue de la Samaritaine de sa mère. L'instrument qui comportait vingt-et-une touches et huit basses coûtait à peine 25 francs, c'est-à-dire le prix de trois poulets "*Mès aquo marchava pas. Era un joet.*" Il acheta ensuite un *Maugein*.

La radio est arrivée plus tard dans la famille quand on a changé de propriété. A ce moment-là on n'avait pas l'électricité. Je me suis donc formé à l'oreille en écoutant mon père et mon frère. Même les fêtes ne m'étaient pas d'un grand secours. J'aurai pu y écouter les autres mais dans les fêtes on n'y allait pas beaucoup. Les jeunes de maintenant, tant mieux, ils sont gâtés. Moi quand je pouvais jouer de l'accordéon, ça me suffisait comme plaisir. Les fêtes où nous allions c'était celles où nous jouions.

A ma première participation à une fête avec mon frère, c'était à Saint Romain, on ne savait pas trop ce qu'il fallait jouer à l'église. On a relevé plusieurs cantiques sur un livre et on a essayé. On avait demandé au curé de nous faire signe pour lancer la musique. Après le premier signe, on attaque le premier morceau et il ne nous a rien dit. Après le deuxième cantique, il a commencé à dresser l'oreille. Il ne s'attendait pas à ce qu'on joue ainsi. Il est descendu de l'autel pour nous demander si on avait beaucoup de morceaux de la sorte. On lui montra le répertoire préparé et alors il nous demanda de tout jouer, les jeunes filles nous accompagnant par le chant. A la fin des morceaux, il déclara la messe achevée et envoya tout le monde casser la croûte. La cérémonie religieuse avait été une suite de

morceaux de musique. C'était un curé assez moderne mais d'autres nous fermaient la porte de l'église car ils trouvaient que l'accordéon était un instrument mal famé⁵.

Recensement Mirabel 1926⁶

727	Meler	José	1879	Albalade
729	Meler	Antoine	1898	Albalade
729	Meler	Eyloua	1907	Albalade
730	Meler	Antoine	1907	Albalade
731	Cascarosa	Santiago	1891	Albalade
732	Cascarosa	Basilica	1884	Albalade
733	Cabos	Romani	1873	Beaube
734	Cabos	Honorini	1884	Murabee
735	Cabos	Ormana	1903	Murabee
736	Cabos	Alfred	1908	Murabee

⁵ D'où l'impossibilité pour le petit Tony de faire sa communion.

⁶ Ce document montre que la mémoire de Tony est fiable. Il manque le frère aîné et ils vivent avec les beaux-parents.

Au bout d'un mois, mon premier accordéon avait des ressorts cassés alors des voisins m'ont prêté le leur, par exemple M. Cabos⁷. Mais ça n'a pas duré longtemps car j'ai eu un deux rangées, douze basses, un peu le double de mon précédent. La qualité était meilleure. Ensuite, vers quatorze ans, je suis monté à mon tour à Paris voir ma sœur et mon oncle. On a essayé d'en trouver un à Clignancourt. Mon oncle en a acheté un à 800F, je crois. Un quatre-vingt basses et trois rangées main droite chromatique.

J'ai travaillé là-dessus. J'ai pleuré aussi. Quand on passe d'un diatonique à un chromatique, c'est tout à fait différent⁸. Après l'achat, j'ai escaladé les escaliers quatre à quatre pour jouer aussitôt. Là, j'aurai presque balancé l'accordéon par la fenêtre. Je n'arrivais à rien. A quatorze ans on ne se rend pas compte des choses. Puis c'est passé, j'ai pleuré et après quelques jours, j'ai pu m'y mettre. A l'époque, le diatonique était le plus répandu. Seul à Albias Marceau Malirat avait un chromatique. Il ne lisait pas la musique, mais était bon musicien.

⁷ Gamin je suis allé à Mirabel, chez Cabos, porter des pruneaux à sécher.

⁸ Ce point est très important et est confirmé par tous les accordéonistes.

Donc pendant un moment on a joué tous les trois, mon père, mon frère et moi. Puis on a pris des musiciens de l'extérieur. Mon frère est passé du violon au saxo car sans micro, le violon ne portant pas loin, le saxo faisait plus d'effet. De plus, il était à la mode. Il a acheté un saxo alto. Voilà le début de ma carrière musicale. De son côté, mon père avec l'âge, ne suivait plus et j'avais déjà perdu ma mère. J'ai perdu ma mère à quatorze ans.

Comme ça marchait bien, les fêtes, on a décidé de trouver un accordéon encore meilleur. On a été chez Maugein à Tulle. Un des trois frères nous a reçus⁹. Je me souviens d'Antoine. Il m'a fait, pas de la morale, mais il m'a dit :

« Attention, il faut se tenir comme ci et comme ça. »

Il avait vu que je ne jouais pas trop mal. Mon premier accordéon professionnel fut une occasion qui avait appartenu à Valade, le premier accordeur de chez *Maugein* qui fut fusillé ou peut-être déporté par les Allemands et qui est enterré avant Tulle, dans un cimetière.

Du point de vue du répertoire, au départ je l'alimentais en achetant les partitions envoyées

⁹ Je reviendrai plus loin sur cette entreprise fabuleuse.

par des petits éditeurs. On se débrouillait. Quand mon frère a appris le saxo, moi je ne lisais toujours pas. J'avais appris pour m'amuser mais il a fallu que je m'y mette plus sérieusement pour progresser.

J'ai fini par obtenir un passage à la radio. A Radio-Toulouse où il y avait Lionel Cazeaux¹⁰, directeur artistique. C'était une radio libre. Beaucoup ne savent pas qu'à l'époque existaient des radios libres. Un beau jour, alors que je jouais avec d'autres, il m'a dit "Je vais t'accompagner au piano". C'était un grand bonhomme, il faisait deux mètres. C'était aussi un grand musicien, il avait été le chef d'orchestre à l'ABC à Paris et était descendu à cause de l'exode. Les premiers enregistrements furent sur disque souple.

Comme on était descendu aux Garrigues [une autre propriété agricole], l'installation de l'électricité ayant eu lieu nous avons la radio.

¹⁰ Lionel Romain Cazeaux est un compositeur et chef d'orchestre français, né le 7 décembre 1906 au Havre et mort le 24 septembre 1970 à Toulouse¹. Il composa la musique de plusieurs films français dans les années 1930. Avec son orchestre, il participa à des programmes musicaux populaires pour la station de radio régionale Toulouse-Pyrénées.

Je me souviens aussi de l'acquisition de mon premier accordéon neuf. Un représentant passa à la maison un samedi. On l'envoya à la fête de Loubéjac où nous jouions et il arriva avec sa petite voiture. Pressé de rentrer à Toulouse, il resta trois jours ! J'ai essayé tous les accordéons à disposition. Si mon père avait été d'accord, il m'aurait engagé dans son entreprise pour y apprendre le métier d'accordeur et l'aider à présenter les accordéons. Il était de Beaulieu sur Dordogne, en Corrèze.

En 1938, j'avais reçu un prospectus pour un concours à Huy en Belgique, c'est avant Bruxelles. Je ne savais que faire, mais comme ma sœur était toujours à Paris, elle m'a dit, "Tu viens" et avec une amie à eux on a pris le train et on y est allé. Ce fut mon premier et seul concours. Le diplôme est là. A la frontière les douaniers voulaient me plomber l'accordéon ainsi que mon sac en cuir. Au retour, les mêmes nous contrôlèrent et j'ai montré mon diplôme : j'avais eu le premier prix dans la série où je concourais. C'était mon premier voyage en Belgique. L'organisateur était un magasin d'accordéons aidé par un professeur. Le patron voulait me garder deux ans pour me perfectionner. En fait, je me suis débrouillé tout seul. Je

n'ai eu mes uniques leçons que peu de temps avant d'aller au concours que je viens d'évoquer.

Ma sœur à Paris m'a fait rencontrer Freddy Balta¹¹, accordéoniste et pianiste qui avait eu les moyens d'apprendre la musique très jeune. Il était d'origine italienne et vit encore, puisque je l'ai aperçu dernièrement à la télé. Cet homme gentil et bon musicien m'a fait travailler des morceaux et m'a fait mettre les choses en place. Je l'ai revu quand on s'est retrouvé dans la même maison de disques. Il avait une mémoire formidable. Il m'a dit "votre sœur, Gloria, comment elle va ?". C'était plus de vingt ans après !

Notre quotidien musical ce n'était donc ni les concours ni les professeurs mais les fêtes. On travaillait dur mais quand on s'amusait, on s'amusait. Maintenant c'est une autre époque. En ce temps-là, on faisait moins de bruit mais pour les danses, il y avait de tout : tango, marche, boléro, paso-doble, java, valse... Pour nous, il y avait trois ou quatre succès dans l'année mais au

¹¹ Ferdinand Balta dit Freddy Balta, né le 21 décembre 1919 à Paris 7e et mort le 8 janvier 2002 à Auxerre¹, est un accordéoniste, compositeur, arrangeur et chef d'orchestre français. Il est vainqueur de la première Coupe mondiale d'accordéon en 1938.

moins, pour le reste, il fallait se débrouiller. On recevait de la musique, on regardait si c'était bon pour la danse et voilà.

Beaucoup nous engageaient car on avait un répertoire original. Aujourd'hui on s'en tient aux succès. Avant la fête il y avait les bouquets¹² à vendre dans le village. Installés et bousculés sur des camions, des charrettes, — c'était sympa — on passait de maison en maison pour porter le bouquet et on jouait un morceau à la demande. Si un voisin était plutôt de droite, il demandait la *Marseillaise* et le voisin de gauche demandait *L'Internationale*. Il y avait des piques. Généralement on demandait les succès de l'époque. Des trucs de Scotto, un compositeur qui a fait beaucoup de succès. Les succès étaient souvent marseillais. Parmi les fêtes, je me rappelle celle du Rond à Montauban qui, une fois, dura cinq jours à cause de la place du 15 Août dans la semaine. Le dernier jour, on nous demanda pour une noce. Eh bien ! on y a été ! On était cinq ou six.

Quant à la sonorisation, arrivée avant-guerre, elle était fournie par les organisateurs. Ça nous a

¹² Gamin j'ai participé à de telles ventes des bouquets pour les fêtes du village. Il s'agissait de récupérer de l'argent vu que l'entrée à la fête était gratuite. Puis elles se font faites avec des fleurs en plastique et de la musique enregistrée. Aujourd'hui je ne sais.

changé la vie parce que souffler dans un saxo, jouer de l'accordéon, ce n'est pas de tout repos. Bien sûr, autrefois les gens étaient moins bruyants que maintenant sinon ... C'était par la force des choses ils pouvaient parler plus doucement parce qu'il y avait moins de bruit du côté de la musique.

Sur les fêtes on récupérait les contrats. Mon frère s'occupait de tout ça, en tant qu'aîné, il dirigeait les affaires de l'orchestre : «Les Frères Meler». Je jouais de l'accordéon et j'étais heureux. Je ne sais trop pourquoi j'avais la passion de cet instrument. J'ai fait un peu de Brasserie à Toulouse et là - je ne vais pas dire que je n'aimais pas ça puisque je jouais de l'accordéon - mais s'activer devant un public qui mange et discute, ça ne m'a pas emballé. Ce qui me plaisait, c'était de voir des danseurs, de pouvoir les entraîner et donc d'y trouver ainsi une ambiance. Peut-être suis-je fait autrement que d'autres, mais de voir des personnes qui, sans doute apprécient, mais discutent en même temps... C'était Lionel Cazeaux qui m'avait poussé vers cette expérience.





2 L'accordéon

Nous allons parler maintenant de l'instrument. Comme je l'ai indiqué, mon premier voyage chez un fabricant fut chez *Maugein* qui était le plus proche. Il y en avait bien un à Brive qui ensuite a disparu mais enfin c'est là que j'ai acheté mon premier accordéon de professionnel... Une occasion. Pour l'essentiel, j'ai ensuite continué avec cette maison et avec le chromatique qui a beaucoup plus de possibilités musicales. Le diatonique revient un peu maintenant mais c'est pour le folklore.

Une fois, je me suis trouvé chez *Maugein* en même temps qu'un Américain qui lui demandait s'il pouvait lui faire un diatonique¹³.

J'ai aussi choisi un instrument à boutons. Ma première composition, une valse je l'ai trouvée sur un vrai piano acheté par mon frère.

¹³ 5 - Bien des musiciens, SOUS l'influence des Cajuns se mirent en effet au diatonique au début des années 70 et c'est le cas par exemple de Marc Perrone.

Les difficultés techniques avec les divers appareils ont parfois conduit mon frère, un bricoleur de talent, à les arranger. C'était au début, quand on faisait des fêtes dehors. Avec le changement de température on a cassé parfois des lames et plutôt que de remonter à Tulle, avec des ressorts de réveil et des morceaux d'acier, plus des coups de lime, on faisait des arrangements de fortune.

Ce lien avec l'entreprise *Maugein* est important. Au départ, à la naissance de l'entreprise en 1919, ils étaient trois frères, Jean l'aîné, Antoine et Robert. Par la suite, Georges, le fils d'Antoine, prit la succession. Maintenant, un neveu, René Lachaize, après un passage dans l'enseignement, assure la continuité. L'usine se situait dans la ville et aujourd'hui sur son emplacement, une plaque le rappelle. Pour accéder au modernisme actuel il a fallu choisir l'implantation en zone industrielle. Il y avait plusieurs ouvriers et pendant la guerre, ils embauchaient un peu plus pour éviter à des personnes d'être obligées de partir. De mon point de vue, ils sont trop restés dans le centre de la France, et n'ont pas eu de ce fait le développement qu'ils méritaient. S'ils avaient installé un véritable magasin à Paris, ils auraient fait mieux. Ceci étant l'entreprise reste tout de même importante et elle est plus

moderne. Il faut savoir qu'ils font tout sauf les courroies qui viennent d'Italie car personne ne veut en faire en France. Ce sont des troncs d'arbre et des plaques d'acier qui entrent dans l'usine puis des accordéons qui en sortent. Même les petits accordéons d'étude sont faits comme les autres. Les soufflets sont fabriqués avec le carton recouvert de toile et des bandes plastiques sur la tranche. Dans la conception intervient aussi la question du poids. Maintenant un instrument pèse environ dix kilos. Les gros pèsent comme avant. Moi, les premiers pesaient dix-huit kilos et heureusement on jouait assis.

Le diatonique était généralement plus petit. Mais parfois on peut trouver des diatoniques avec la main gauche chromatique assez complète (60 à 80 basses). Ils pouvaient accompagner presque comme les autres. On peut aussi parler du système. Je joue le système italien, le plus répandu. Il y a le système belge et le système français. Le système, c'est la disposition du clavier. Maintenant avec les moyens du MIDI, vous avez un accordéon normal, une boîte à rythmes et tout ce qu'on trouve dans un synthétiseur.

Chez *Maugein* il m'est arrivé de demander des modifications de l'instrument. J'ai un souvenir.

Quand j'ai fait le Tour de France, ils m'ont proposé de prendre pour moi, l'accordéon de mon choix. « On vous le paie. » m'a dit la Maison *Maugein*. J'ai pris le plus gros puis je me suis aperçu qu'il fallait le porter car à l'inverse des orchestres où on joue assis, dans les galas il fallait jouer debout. Alors je me suis dit : "Il faut faire quelque chose". J'ai vu avec le fabricant qui a pu me faire un trois voix musette avec flûte dans la boîte. Ainsi, toute la nuit, je n'avais plus la même sonorité qui me fatiguait un peu. Avant je n'avais que deux voix. Ils ont pu le faire plus léger et meilleur... et en deux couleurs. Comme je demandais le noir et le blanc ils avaient peur que ça fasse mortuaire. Par la suite ils marièrent diverses couleurs. A Paris, j'en avais déjà vu. Maintenant ils ne sont plus plaqués, ils sont peints comme une voiture, au pistolet avec des dégradés. Ils m'ont fait ensuite celui qui est sur la couverture du disque du *Mikado*. Ils m'en ont fait aussi avec des lames inox pour que ça ne rouille pas. Après une saison au bord de la mer on voit la différence mais ils prétendent que l'inox change un peu la sonorité, donc l'idée n'a pas été généralisée.

Voilà les quelques éléments que je voulais donner sur l'instrument avant de reprendre le fil de mon histoire.



Note Jean-Paul Damaggio :

Le hasard a fait que hier soir 31 mai un documentaire est passé à la télé pour célébrer l'entreprise Maugein. Il n'était même pas annoncé et j'y ai appris exactement ce que dit de mémoire Tony Meler. Je reprends un article ancien qui évoque la question.

La revue limousine 1 octobre 1926
LA MUSIQUE DANS LES CAMPAGNES
LIMOUSINES : ACCORDÉONS, VIELLES ET
CHABRETTES

Nous avons ouvert, au sujet de ces trois instruments, une controverse où nos vielleurs, chabrettaires et accordéonistes étaient cordialement invités à exprimer leurs opinions. Nous la donnerons ici sincèrement, sans prendre parti le moins du monde, à seule fin d'éclairer les lecteurs. Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Nous ferons donc entendre plusieurs sons en déclarant, au préalable, que nous gardons le même amour à tous ces instruments rustiques qui charmèrent notre enfance et évoquent chacun dans un genre différent, des souvenirs caressants et mélancoliques.

Tulle a aussi sa fabrique d'accordéons Le numéro 7 de La Revue Limousine publiait une étude sur la fabrique d'accordéons que dirige, à Brive, M.

Dedenis, et qui compte déjà plus de trente années d'existence.

Tulle possède aussi sa fabrique, créée il y a six ans par les frères Maugein. L'une et l'autre de ces maisons sont en belle prospérité et nous les verrons sous peu agrandir leur domaine et tenir bon en face de la concurrence allemande.

Il n'est pas utile de reparler de la fabrication de série, puisqu'il en a été question dans un numéro précédent. A côté de la fabrication de série, on trouve aux ateliers Maugein des spécialistes chargés de faire des accordéons de luxe dont le prix atteint parfois celui d'un piano.

Il existe d'ailleurs des accordéons-pianos où le clavier ordinaire est remplacé par des touches d'ivoire et d'ébène, exactement semblables à celles d'un piano, le long de trois octaves environ. On joue d'un tel instrument absolument comme d'un piano, avec le même doigté.

Ces instruments sont presque entièrement faits à la main par de véritables artistes : artistes en découpage, pour les lettres, feuilles et fleurs en maillechort, pour le travail de la nacre et du celluloïd de couleurs différentes et incrustées dans un placage qui peut être en noyer, palissandre, ébène ou acajou ; artistes en ajustage : les languettes d'acier devant donner le son sont ajustées à la main, c'est un ouvrage très délicat, quelques centièmes de millimètre à peine

permettent les vibrations de l'anche ; artistes mécaniciens enfin, notamment pour un travail d'horlogerie très délicat formant un arsenal de tiges, pistons, soupapes donnant à chaque touche une note de basse, accords majeurs, mineurs, de 7^o, 7^o augmentées, 7^o diminuées, arpèges, etc.

La voix céleste

Nous eûmes l'occasion d'admirer plusieurs accordéons dans l'atelier de MM. Maugein. Ils nous montrèrent, notamment, un instrument valant 3.000 francs en magasin. Ce bel accordéon disposait de cent soixante touches et de trois voix : la voix ordinaire, la 2^e voix donnant un «vibrato» comparable à celui qui permet au violon la main gauche de l'artiste, et qui constitue la «voix céleste» de l'accord, et enfin la 3^e voix, spéciale pour la musique de danse. M. Maugein donna de la 3^e voix et nous dûmes reconnaître que la puissance des sons était capable d'électriser les couples et de donner aux bourrées un entrain du diable.

Les joueurs d'accordéon, toujours très recherchés, gagnent actuellement de 1.500 à 2.500 francs par mois. Voilà un métier agréable ma foi et qui nourrit d'autant mieux son homme que celui-ci vit dans la joie des autres qui ne manquent point de lui offrir bonne table.

Avis aux chercheurs de diplômes. Il faut, après les baccalauréats, cinq ans d'efforts cérébraux et d'existence claustrale pour entrer à Polytechnique ou à Centrale et lutter encore après pour faire sa place. Pour apprendre l'accordéon, il faut moins longtemps que pour le piano. Nous connaissons un joueur de mandoline qui, en deux mois, apprit l'usage parfait du clavier-chant. Pour le clavier-basse, qui donne les accords (majeur, mineur et septième), il faut compter trois mois de plus. Mettons six mois. Six mois pour se faire une situation. Avis aux amateurs. Le XX^{ème} siècle marquera la gloire de l'accordéon et de la «voix céleste».

La clientèle - Les sociétés

Pour l'accordéon de série, la clientèle de la campagne trouve dans cet instrument facile à jouer et toujours accordé un moyen d'agrémenter les longues veillées d'hiver. En plus de cela, il est en vogue dans les bals du dimanche, ainsi que dans les noces, et dans ce cas il devient un instrument de rapport pour le musicien. La clientèle de ville recherche les instruments de luxe pour musiciens professionnels de dancings. (Clavier piano pour amateurs connaissant déjà le clavier du piano.) La clientèle étrangère comprend les importateurs grossistes et artistes professionnels des dancings : Belgique, Hollande,

pays scandinaves, gros accordéons de prix coûtant de 3.000 à 5.000 francs.

Brive et Tulle disposent d'excellentes sociétés d'accordéonistes.

La société créée par M. Dedenis comprend 35 exécutants dont 15 dames, tous ouvriers de l'usine, et jouant sur les instruments fabriqués par eux.

La société créée à Tulle par MM. Maugein dispose d'accordéons de différents timbres composant l'harmonie complète. Elle exécute toutes fantaisies de concert, opéras, marches, avec tutti de basses, soit toute la musique écrite. Nous demandâmes à MM. Maugein s'ils rencontraient des difficultés d'approvisionnement, en matières premières.

Ils nous répondirent : « Comme il n'est plus possible de s'approvisionner à l'étranger (baisse du franc), nous sommes dans l'obligation de tout fabriquer par nos propres moyens, même des pièces qui sortent de notre spécialité. »

Les pays les plus grands producteurs sont l'Allemagne, la Tchécoslovaquie, l'Italie et la France.

Pendant l'occupation

J'ai commencé à devenir un professionnel suite au coup de téléphone de Lionel Cazeaux me demandant de faire de la Brasserie à Toulouse. A ce moment-là, je me suis installé dans la ville. Puis la guerre m'a renvoyé chez moi. On a participé à des bals clandestins mais pas pour l'argent, uniquement pour rendre service aux organisateurs. Je ne sais plus trop combien de fois j'ai joué dans de telles occasions mais je me souviens que parfois, la police venait, et dispersait les danseurs sans autres incidents. Il n'y a pas eu d'arrestations.

Pendant la guerre, j'ai joué du classique - que j'avais étudié avant - pour ainsi faire de la scène. Même sans professeur, je jouais un certain nombre d'ouvertures et de morceaux : *Poète et paysan*, *la cavalerie légère* de Suppé, une rapsodie de Liszt ; *la Veuve joyeuse* ; *España* ...

Il y avait beaucoup d'occasion de jouer pour les œuvres bénévoles qui faisaient des collectes pour les prisonniers. C'était des tournées de week-end. On a été à Capdenac, Gourdon. Une fois, j'étais à Muret et ils sont venus me chercher en voiture pour être à minuit à Limoges. J'ai connu au cours

de ces déplacements, un jeune homme, petit, qui jouait de l'accordéon-piano et on s'est retrouvé à Béziers où il faisait pianiste. Avec la musique, il y avait aussi des personnes qui racontaient des histoires. Pour ma part, je jouais seul et quand on se retrouve ainsi, c'est impressionnant. J'étais timide, un peu, même beaucoup. Ça m'a fait un peu de tort.

Note : Jean-Paul Damaggio

Ce qui me surprend c'est que Tony Meler n'évoque plus une présence à la radio.

A l'époque voici quelques échos de l'accordéon :

Paris-Midi 17 novembre 1941

L'ensemble swing de Tony Murena a choisi Express 113, fox rapide au vieux thème du train en marche, dont la batterie imitative rend le rythme du départ, puis la cadence de marche. Ce fox d'onomatopée ne procède certes pas d'idées nouvelles. Heureusement qu'ici l'accordéon de Murena et les instruments à vent créent une ambiance réelle et, par un fourmillement de petites découvertes sonores, nous jettent dans une hallucination rythmique de voyage. Gitan Swing, au dos, expose un thème étrange, répété de diverses façons suivant le caprice et la personnalité des solistes. Tout y est d'excellente qualité et bien réussi (Odéon 281489.)

THEO-DUC.

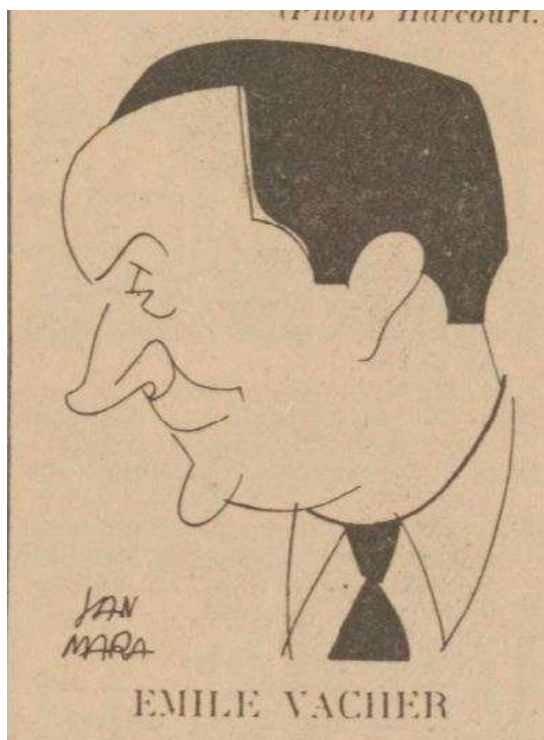
22 août 1941 : FOX, SWING

Tony Murena, à la tête de son ensemble swing, a enregistré Harlem, fox-swing qui est une petite merveille, restituant bien l'ambiance de tristesse des nègres opprimés mais sans déchirements, avec des touches fines et colorées. Le piano, très pénétré, prend le chorus sans recherches d'effets ébouriffants. Un esprit d'ensemble uni et doux, bien que dynamique, enveloppe l'audition. Moulin Rouge, que l'on trouve à l'autre face, est d'une autre inspiration. C'est un tableau d'impressionniste, très ambiant. L'accordéon et la clarinette éclairent de nombreux passages : on voit le Moulin Rouge. Mais on préfère la nostalgie sincère et la belle réussite du premier. (Odéon).

21 juillet 1942 : LES SPECTACLES : A l'Etoile
LE MUSIC-HALL BELGE A PARIS

Grande quinzaine de music-hall belge à Paris. Voici dix vedettes de « variétés » bruxelloises. On les a groupées autour de Gus Viseur, Belge de Paris, accordéon-swing dont la virtuosité et le pouvoir sur son public ne sont plus à découvrir. Mais ni cette virtuosité, ni -celle d'aucun des congénères de Gus Viseur ne me feront trouver spectaculaire l'exhibition en scène de ces petits ensembles faits pour créer le mouvement et, quant à eux, prodigieusement immobiles et rarement plaisants au regard...

A l'époque comme le dit Tony on pouvait faire des spectacles, des concerts, des diners mais pas de bal. Tony Murena resta une vedette.



Emile Vacher, le premier grand accordéoniste.

Un professionnel à Toulouse

Après la guerre, je me suis retrouvé à Toulouse dans un dancing. De là, nos déplacements furent si divers que je ne vais pas les citer dans l'ordre. On est parti vers Carcassonne. Puis direction Béziers. L'été 45 on a fait l'ouverture du Casino de Luchon qui avait été fermé pour cause de guerre. On y a joué trois mois d'affilée. Il y avait du boulot pour tout le monde. On mettait toujours l'accordéon en tête d'affiche. J'ai fait également l'ouverture du Palladium rue de la Concorde sans y rester jusqu'à la fin. Si on n'est plus camarades, ça ne va plus. On est venu me chercher pour jouer un moment à Tarbes. J'ai ensuite fait la saison à Lourdes, tout à fait en haut, là où il y avait un dancing. De là, direction Perpignan avant d'aller au Casino provisoire de Canet-Plage. Tout était démoli et ils avaient construit un semblant de Casino.

Les goûts du public n'avaient pas changé. C'était resté pareil : tango, boléro... Ce n'était pas encore le yéyé. Mais il y avait du jazz. En Tarn et

Garonne je n'avais pas eu l'occasion de faire du jazz. Je l'ai appris après 1945. En brasserie, j'ai écouté un orchestre de femmes et des musiciens plus vieux qui avaient des répertoires différents. Je me suis mis au pas. En cette période, j'ai même fait de la guitare d'accompagnement. Avec le jazz, il y a beaucoup d'harmonies et c'est intéressant pour un musicien. Ça me plaisait. L'accordéon n'était pas tellement jazz. Il y avait bien eu Viseur qui en faisait avec talent, mais pour les autres ce n'était pas tellement évident.

Voilà pourquoi je me suis mis à la guitare. A Toulouse j'ai connu Tony Murena¹⁴ et son orchestre à *l'Escale* (peut-être y est-il resté un mois). J'ai fait des enregistrements avec son

¹⁴ Antonio Murena a plusieurs points communs avec Tony Meler ce qui a pu les rapprocher. D'abord le même diminutif en prénom, il est arrivé en France venant d'Italie (il est né le 24 janvier 1915 à Borgo Val di Taro (province de Parme, Italie), au même moment que lui mais à Nogent-sur-Marne et c'est grâce à un oncle qui lui offre son premier instrument, il s'initie très tôt aux sonorités de l'accordéon. Jouant le répertoire du musette, il commence alors à « faire les bals » à l'âge de 9 ans, après que son oncle lui a offert un accordéon chromatique. Lancé par son cousin Louis Ferrari, il débute rapidement les cabarets (Le Chantilly, L'Ange Rouge) et les music-halls. Il s'initie au bandonéon en 1932 et commence à jouer dans des formations de tango à la mode. Il intègre ainsi les meilleurs orchestres de tango de l'époque, ceux de Rafael Canaro et d'Eduardo Bianco. Il a produit un tube *Indifférence*. Nous le croiserons plusieurs fois au cours de ces souvenirs.

guitariste et j'ai récupéré un bandonéon par son intermédiaire en allant dans son dancing.



Tony Murena

Sur le tas, il y a toujours à apprendre. Avec le bandonéon que je viens d'évoquer, la différence concernait le clavier. Le médium à la main droite est comme l'accordéon. Les graves et les aigus sont par contre différents. A la main gauche, pareil qu'à la main droite. Le vrai système argentin est tout autre. Il est diatonique, ce qui correspond au total à quatre claviers différents. Finalement j'ai fait plus de bandonéon que d'accordéon. A Paris par la suite ma formation était composée d'un violon, un piano, une contrebasse, un bandonéon et un chanteur en espagnol. On faisait aussi des succès français.

Parmi mes autres déplacements : Canet-Plage puis le Montmartre à Toulouse (cabaret-dancing ou thé dansant disait-on et c'était au moment où toutes les semaines avec l'orchestre on passait à Radio-Toulouse Nationale). Des connaissances toulousaines dirigeaient le Casino d'Amélie-les-Bains où je suis allé et là j'ai croisé des Parisiens qui m'ont poussé à les rejoindre à Paris.

Tout le monde voulait s'amuser et les lieux où je jouais, n'étaient plus les fêtes mais le cabaret dansant et le dancing qui était plus grand - 300 ou 400 personnes pouvaient y entrer.



15

¹⁵ Casino, dancing, bal musette, Jo Privat, dans *Histoires de l'accordéon* établira des différences nettes. Le bal musette était le plus populaire. « Dans les dancings les femmes portaient de robes plus longues, le gens étaient bien habillés. L'orchestre jouait des bostons, des tangos etc. Dans les bals musette, c'était débraillé : on dansait la rumba, on appelait ça la frotteuse ». »



Un professionnel à Paris

L'accordéon à Paris, c'était les Auvergnats. Ils étaient rue de Lappe. J'ai joué à la *Boule Rouge*, le premier de la rue de Lappe. Il y avait aussi : *Chez Bouscat, le Balajo*. Puis d'autres plus petits. De là, je suis passé au *Tango*. J'y suis resté 6 ans, tous les jours de 3h à 6h et de 9h à minuit et demi. J'ai même eu des horaires plus terribles. Dans une autre boîte, les après-midi duraient de 3h à 6h et demie et les soirées du Samedi de 9h à 5h du matin. Ces horaires s'expliquent par la diversité des publics. Au *Tango*, c'était à côté des halles; les gars travaillaient de deux heures à midi, donc l'après-midi vers trois heures, ils venaient faire un tour. Le lundi c'était le bal des coiffeurs puisqu'ils étaient fermés.

Note Jean-Paul Damaggio : Chez Bouscat

Charles Péguri quitta l'atelier de réparations d'accordéons de son père, Félix Péguri, pour se promener avec un accordéon en plein fief auvergnat ! L'instrument était à l'origine le compagnon des bergers des montagnes d'Italie. Il suivit les émigrants qui se fixèrent presque tous dans la Zone ou à la périphérie de Paris. Seuls ceux-ci jouaient de l'accordéon à l'époque, et Félix Péguri ne manquait pas de travail dans son atelier. Son fils Charles, qui travaillait avec lui, cherchait des innovations

techniques, ce qui déroutait le père. À la suite d'une dispute, Charles choisit la liberté. Il se rendit chez Bouscatel, joueur de cabrette, lui proposant de l'accompagner à l'accordéon dans son bal.

Contrairement à ses compatriotes, celui-ci accepta. Ce fut un succès immédiat : le mariage des sons aigres de la cabrette et des riches accords de l'accordéon fut salué par des tonnerres d'applaudissements de la part des danseurs. Antonin Bouscatel décida de garder "Charlot" avec lui. Ce fut le véritable départ du bal musette. Lequel, désormais, ne pourra plus jamais se passer de l'accordéon.

Chez Bouscatel deviendra Chez Bousca, salle de bal ci-dessous.



Pour reprendre au point de départ, j'ai débarqué là-bas avec mon accordéon et ma valise. Je connaissais du monde mais ce n'est pas toujours facile de se faire des relations. J'ai bricolé un peu puis quand j'ai vu que ça traînait, je me suis dit : " Si c'est ça Paris, je reviens à Toulouse".

Je crois que c'était un mardi, et à Pigalle se tenait la plus grande réunion de musiciens. J'avais le billet de retour en poche mais le train ne partait qu'à onze heures alors j'ai décidé d'aller dire au revoir à mes amis. Juste en sortant du métro, j'ai croisé le batteur René Rotondi - on avait travaillé ensemble à Toulouse.

Il me dit

"Qu'est-ce que tu fais samedi ?"

Je lui réponds :

"Samedi je ne sais pas mais ce soir je m'en vais".

René me dit alors : "Ne t'en va pas car Samedi, tu viens jouer avec nous".

Voilà comment je suis resté à Paris. A Austerlitz, on m'a remboursé le ticket de train.

Rotondi avait un demi-frère qui était un amateur en peinture, un homme très adroit de ses mains et il peignit mon chien Horace, portrait que je

conserve en bonne place sur le mur de ma salle à manger¹⁶.

Je vais placer ici une anecdote concernant ce chien. C'était au moment où je passais du *Petit Jardin* au *Mikado*. Ayant eu un dimanche de libre, avec ma femme nous sommes allés à un concours de chiens, accompagnés par notre jeune et beau Horace, un boxer de couleur bringée. En se promenant quelqu'un a dit: « il y a un chien à surveiller". De fil en aiguille on nous a demandé de le présenter. Il se trouvait que la fille du président jouait de l'accordéon. Après plusieurs épreuves et plusieurs étapes dans le temps, est arrivé le moment du championnat de France qui se déroulait à Arpajon. Je me suis fait remplacer pour l'occasion et j'y ai conduit Horace. Il remporta le premier prix de beauté. Au retour, je me souviens très bien, les embouteillages étaient considérables à cause de la foire du haricot.

L'heure de mon retour était passée depuis longtemps quand je me suis présenté au dancing. Heureusement ma femme avait eu l'idée de demander à Joseph Colombo, qui habitait tout près, de jouer quelques tangos pour faire patienter les danseurs. Ce qui est amusant, c'est

¹⁶ Je regrette bien sûr de ne pas avoir pris en photo cette peinture. Qu'est-elle devenue ? Je 'ai rien trouvé sur ce peintre la famille Rotondi étant surtout connu par Jim Rotondi.

que ce chien n'était pas très beau à sa naissance. Nous avons été servis les derniers mais ma femme, par ses soins, en fit un chien splendide.

Donc Rotondi m'a fait rester à Paris. Suite au gala du samedi, à la Porte St-Martin ou à St Denis, j'ai rencontré une connaissance d'Amélieles-Bains qui me conseilla d'aller de sa part à *l'Ermitage*. C'était un dancing musette des bords de la Marne où en effet, je fus embauché. Je n'y suis pas resté longtemps car je ne connaissais pas les cadences parisiennes. Tout le monde parle de musette mais il y a une cadence et Paris c'est une cadence au ralenti. J'ai connu dans cet orchestre un inspecteur de police qui m'invita à jouer, pendant mes moments libres, dans celui de la police. Il m'avait fait une carte pour passer partout. Ensuite je suis passé au *Triolet*, un autre petit bal musette où l'accordéoniste qui m'avait précédé au bord de la Marne avait, là aussi, besoin d'être remplacé. Dans cet orchestre, la chanteuse avait entendu parler de moi et demanda au guitariste de me retrouver. Ce qu'il fit. Cette chanteuse deviendra ma femme on a travaillé ensemble au *Triolet*.

A nouveau Rotondi croisa ma vie. Il est venu à la boîte avec un grand bonhomme pour me dire :

«Voilà le patron du *Pernety*, il a un dancing qui ne marche pas tous les jours dans une église désaffectée. Son accordéoniste s'en va, ton prix sera le sien».

Je n'ai pas abusé, ne connaissant pas le contexte. Je repense aussi à l'instant au bal que j'ai animé chez les étudiants, Rue Monge. C'était marrant, car ils se faisaient des farces entre eux.

Puis, avec la maison Maugein, j'ai voulu un accordéon moderne, un modèle qui correspondait à ce qu'avait fait réaliser Gus Viseur. Maugein avait un petit magasin avec des représentants. Ils me dirent :

"Si tu veux aller à Versailles, il y a une place à prendre mais ce n'est que le Week-end".

Ce n'est qu'ensuite que j'ai commencé à *la Boule Rouge*, le plus ancien bal musette. Là, j'ai une anecdote concernant Jo Privat qui était au *Balajo*. Il nous a fait atterrir au commissariat.

Nous étions dans une voiture avec des filles et voilà que tout d'un coup, au Cours de Vincennes, on aperçoit un barrage de gendarmes. Au lieu de ralentir, Jo Privat accélère et passe le barrage. J'ai saisi seulement peu après le sens de sa conduite. Il ne voulait pas se faire prendre avec le volant dans les mains car il était sous le coup d'un retrait du permis de conduire. J'ai alors dit qu'il suffisait de s'arrêter et de me passer le

volant. Il tourna à droite, on fit l'échange rapidement et le gendarme arriva en disant : "Si vous aviez tourné à gauche, j'envoyais une rafale".
Au commissariat tout s'arrangea. C'est une histoire ancienne et pourtant chaque fois qu'il me voit, il m'en parle¹⁷.



¹⁷ Jo Privat : Georges Privat dit Jo Privat, né le 15 avril 1919 rue des Panoyaux, dans le quartier de Ménilmontant à Paris et mort le 3 avril 1996, à Savigny-le-Temple, est un accordéoniste français qui a longtemps été la référence du musette aussi bien dans l'interprétation que la tenue de scène. (wikipédia).

Jo Privat est au cœur du livre *Histoires de l'accordéon* pour la partie France. On constate qu'il meurt peu après la sortie du livre.

Je suis resté sept mois à la *Boule Rouge*. Puis suite à un coup de fil je suis passé au *Tango*, rue Homère où j'ai joué pendant six ans avant de me retrouver au *Petit Jardin*, avenue de Clichy, lieu des dures conditions de travail évoquées précédemment. Les publics circulaient de l'un à l'autre même si une partie des danseurs restait attachée à un lieu.

Nous arrivons vers 1957, 1958.

Il me faut donc un petit retour en arrière, en 1953, pour évoquer mon "Tour de France".

Pendant ce Tour, je me suis retrouvé avec Marcel Azzola, Gilbert Roussel, Yvette Horner et André Thivet je crois. Avec Azzola et Roussel on se retrouvait à l'étape et on discutait. Ils étaient les champions du monde de l'accordéon. C'était dur de jouer dans ce cadre. Il y avait un car, j'étais à côté du chauffeur et quand il y avait du monde, je jouais mais ce n'était pas marrant de jouer tout en roulant. Puis à l'étape, le spectacle. Le lendemain matin il fallait partir avant les coureurs et parfois c'était deux heures du matin. Au bout de 25 jours ça pesait. Le spectacle se passait sur le car sonorisé de douze mètres de long garni des vitrines publicitaires pour *la Belle Jardinière*, un grand magasin comme *la Samaritaine*. Il y avait une trappe et on jouait au-dessus. Parfois on faisait un concours de

chant où j'accompagnais les chanteurs. Yvette c'était pour *la Suze*. Elle l'a fait pendant des années.

Au *Petit Jardin*, le travail était si dur qu'il ne nous laissait le temps de rien. Une fois je devais enregistrer l'émission "la minute de l'accordéon " et le rendez-vous avait été fixé au lundi matin de 9h à midi. A croire que les responsables ne savaient pas que les musiciens travaillent surtout le Week-end. Total, m'étant couché à 3h du matin, il m'est arrivé, une fois après m'être difficilement rendu à l'enregistrement, de ne pouvoir m'y tenir éveillé à cause de la fatigue. J'avais précédemment composé l'indicatif de l'émission.

Etant au *Petit Jardin*, mon batteur m'a indiqué que le *Mikado* voulait changer d'orchestre. Je commençais à être connu et par le bouche à oreille, on avait appris que je cherchais autre chose. C'est ma femme qui alla voir si c'était exact. Ce dancing s'appelait ainsi car un roi du Japon était venu coucher dans l'hôtel au-dessus. Comme anecdote je me souviens que j'ai dû y imposer les valse.

Au *Mikado* l'affaire s'est faite comme partout : un accord verbal fut conclu. Pour tout le monde c'était la même chose. Si je n'avais pas fait

l'affaire, au bout d'une semaine j'étais remercié. Il y avait bien le syndicat qui protégeait mais très peu. J'ai commencé début 1958. En quittant le *Petit Jardin* j'ai dit : "J'ai droit aux vacances" et j'ai pris un mois de repos.

Le disque que j'ai sorti avec le *Mikado* sur la pochette montre qu'on avait un peu plus de temps pour penser à enregistrer. Je travaillais de 4h à 6h et demie et de 9h à minuit et demi. Ça laissait un peu de liberté mais je n'ai jamais eu l'occasion d'entendre Edith Piaf chanter *l'accordéoniste*. La première version de cette chanson était accompagnée par Gus Viseur un homme extraordinaire que je vais évoquer d'un mot.

Avec Gus Viseur :

René Rotondi, un jour à Pigalle me dit :

"Il doit être là-bas Gus, tu ne le connais pas, allons le voir".

On entre, il était là en effet, et René lui dit :

"Je te présente le Toulousain et tu n'as qu'à bien te tenir".

Il déclara alors :

"Il n'a qu'à faire ce que j'ai fait et après on verra".

Il était vraiment bon enfant. Lui aussi faisait les bals puis il est parti au Canada.

Une fois, au *Petit Jardin*, il est venu me voir. Il était entouré de gitans à cause de la guitare et à mon tour de repos, il vint me dire :

"Ça fait un mois que je n'ai pas joué, tu peux me prêter l'accordéon".

Je le lui donne puis il m'invite à remonter sur scène avec lui après avoir dit au guitariste :

"Va boire un coup".

Il me fit prendre la guitare pour l'accompagner.

Il était toujours décontracté. Sa façon de jouer était formidable. Dans son style, il n'y en a pas eu un autre. Il a été le premier à improviser dans le jazz. Beaucoup croyaient qu'il ne connaissait pas la musique alors qu'il avait eu un premier prix de hautbois, je crois. Il était né musicien¹⁸.

¹⁸ Gustave-Joseph Viseur, dit Gus Viseur, né le 15 mai 1915 à Lessines (province de Hainaut, Belgique) et mort le 25 août 1974 à Paris, est un accordéoniste belge.

Il a abordé tous les genres du répertoire musette (valse, tango, paso doble...) et a été l'un des premiers accordéonistes de jazz. Évoluant dans les milieux parisiens dès 1930, il a formé son langage musical aux côtés des guitaristes manouches, a enregistré son premier disque en 1937 et accompagné Édith Piaf en 1940. Il est l'un des seuls accordéonistes, avec Charles Verstraete, à avoir été membre du célèbre Hot Club de France dirigé par Charles Delaunay et Hugues Panassié.

Il est le beau-père de Joss Baselli, qui a épousé sa fille Josette Viseur.

Il s'est réfugié à Montauban pendant la guerre aussi en 1945 en mémoire de cet exil il créa La Flambée montalbanaise.



Gus Viseur avec un accordéon des Fratelli Crosio fabrique fermée en 2008 :

Au *Mikado*, Boulevard de Rochechouart entre Pigalle et Anvers, mon orchestre se composait en particulier d'un batteur qui chantait et faisait du violon, du saxo et de la clarinette, d'un premier violon qui jouait du saxo, de la clarinette et du piano. Je faisais parfois de la batterie. J'ai eu aussi un guitariste chanteur. Le premier violon était petit par la taille mais grand par la musique. Par amitié, j'ai déménagé son appartement quand il m'a quitté pour devenir professeur dans un conservatoire. Le pianiste m'a quitté au bout de treize ans. Il s'est lancé dans l'électronique et a même travaillé à Saclay.

Après neuf ans dans cet établissement, j'ai dit au patron : "On arrive à la fin du bail". Et il m'a dit : "Mais les bails [les baux ?] ça se renouvelle ". Et j'y suis resté seize ans.

Voici déjà les années 60, époque de mes disques dans des petites maisons et époque de quelques quinzaines commerciales. Je me souviens de celle de Grenoble. C'était au mois d'octobre de je ne sais quelle année. Sur un podium au bord de la rue, Jean Yanne baratait, et je l'accompagnais. Il faisait froid et il fallait que je m'arrête souvent pour réchauffer mes mains. C'était vraiment bien. Je me souviens qu'il avait dit parlant de moi: "J'en ferai quelqu'un au cinéma mais il ne me le demandera pas".

Je n'ai jamais essayé de me servir de mes relations. A Toulouse, Charles Dumont¹⁹ venait me voir en face des *Américains*. Un jour, je l'ai rencontré à Paris et il m'a dit : "Que fais-tu là? Si je peux faire quelque chose pour toi, n'hésite pas". On ne s'est jamais revu.

Dans une maison, j'ai fait des disques souples qui se vendaient bien. Ce n'était pas cher. J'en ai encore et ils fonctionnent. Ils usaient le saphir. A partir de cette maison, j'ai continué.

Pendant cette période, j'ai joué le rôle d'un chauffeur dans un film de Tati *Play Time* (1967) suite au coup de fil de Jacques Tati²⁰.

Je me suis revu dernièrement grâce à mon ami M. Coudray²¹ qui m'a fait la surprise. Il avait la cassette vidéo.

Le tournage a duré quinze jours pour ma partie. Il y avait beaucoup de temps mort ; une fois le transformateur a sauté et on n'a rien fait. J'avais été contacté suite à la publication de ma photo dans la *Revue de l'accordéon* (j'étais alors chez Vega). Ils avaient besoin de quelqu'un de grand

¹⁹ Charles Dumont, né le 26 mars 19291 à Cahors, est un auteur-compositeur-interprète français.

²⁰ Voir document plus loin.

²¹ J'aurais voulu discuter avec lui. Il animait une émission sur l'accordéon à Radio-Asso.

pour faire le contraste avec Henri Piccoli, le père de Michel.

J'ai refait quelques autres films et par exemple "Les dames de la côte". J'étais à ce moment-là revenu au *Petit Jardin*. Ils devaient y tourner une séquence. J'y jouais du banjo dans le métro ou dans la rue puis au dancing.

Pour les disques, j'ai commencé par de petites maisons où j'enregistrais des 45 tours avec une formation de 4, 5, ou 6 musiciens clarinette, saxo, guitare, batterie et basse. C'était dans le musette. Mon directeur artistique nous assurait de tels contacts et une séance d'enregistrement durait trois heures. Il fallait six morceaux. Lui s'appelait Paul Caron et sa secrétaire Bernadette Chirol, fait toujours partie de L'Almanach Vermot. J'ai fait une valse en son nom Babette.

Paul Caron m'a fait entrer chez Véga où mon premier disque a été *Tango pour tous* et *Musette pour tous*. Les deux ont été faits en deux jours. Les morceaux comme les musiciens étaient imposés. Je ne m'occupais de rien. On me donnait les renseignements sur les morceaux un peu à l'avance, mais pas tellement. *Musettes* et *tangos* étaient classiques. Pour le disque suivant, *Trente ans de musette*, les conditions seront les mêmes.

J'avais fait auparavant, une seule face d'un disque. Un studio se trouvait au Théâtre Marigny, en face de l'Élysée. Une fois, pour annoncer l'arrivée d'un chef d'Etat étranger suivant les lois du protocole, ils mirent en fonctionnement le canon. On a été obligé d'arrêter la séquence car les bruits passaient à travers les murs.

Une fois j'ai pu caser *la Valse à Babette* ; comme c'était la secrétaire du directeur... Cette secrétaire faisait du catch et quand sa sœur s'est mariée, elle a voulu que ce soit moi, avec la voiture américaine que j'avais à l'époque, qui la mène au mariage.

J'ai aussi enregistré *Refrains de chansons de corps de garde* car personne n'avait fait ces refrains en accordéon et comme en chanson tout le monde n'apprécie pas, en musique ça pouvait leur donner une autre allure.

Bien avant, pour la seule fois, des chanteurs participèrent à un de mes disques. On avait eu des routiers pour faire une chanson que ma femme dirigeait. Ce fut l'occasion de participer à une émission télé : "36 chandelles" avec Jean Nohain Les routiers sur scène communiquèrent

en duplex avec d'autres qui étaient plus ou moins loin. Il y avait eu un peu de cafouillage.



Quant à accompagner des chanteurs, cela ne m'arriva aussi qu'une fois. Dans les premiers temps où j'étais à Paris et pendant huit jours, j'ai accompagné Georges Ulmer²². Je jouais au *Tango*, et finissais vers minuit et demi puis je montais au *Drap d'Or* aux Champs-Élysées. C'était un cabaret et vers une heure et demie, deux heures du matin, il passait. Le cabaret, ça dure jusque vers 6 heures du matin. Je l'ai accompagné aussi à la télé avec l'orchestre Boyer. J'en ai accompagné d'autres, comme ça en

²² Georges Ulmer de son vrai nom Jørgen Frederik Ulmer, né le 16 février 1919 à Copenhague (Danemark) et mort le 29 septembre 1989 à Marseille (Bouches-du-Rhône), est un auteur-compositeur-interprète et acteur d'origine danoise. Il est le père de la chanteuse Laura Ulmer.

passant. Une chanteuse, une fois, m'a demandé si je lisais. Alors j'ai répondu que je lisais un peu le journal de temps en temps. Elle m'a dit qu'il n'y avait pas que le journal et je l'ai accompagnée un moment.

Parmi les autres disques, *Paris-Accordéon* et *Caf'Concert accordéon* etc... La brasserie et le café concert, c'est pareil. J'en ai fait peu. C'était des anciens morceaux (de 1900) et voilà pourquoi le titre est ainsi. C'était vraiment à part. Il y avait un chef d'orchestre, les arrangements étaient faits. Il fallait lire les partitions. Quelques musiciens de la Garde Républicaine qui faisaient des enregistrements étaient présents, soit une quinzaine de personnes. Le premier trompette s'appelait Maurice André. Le chef d'orchestre, Portal²³, venait du cirque Médrano situé juste à côté du *Mikado*. Dans le dernier *Trente ans de Musette n°2* on y trouve l'accordéoniste de Piaf.

Par la suite j'ai fait aussi les succès de Fernandel qui a toujours chanté. Au départ il était chanteur comique. On a fait aussi les succès de Ray Ventura. J'ai surtout joué des morceaux qui étaient composés. J'ai fait des morceaux avec mon ancien guitariste et d'autres avec René

²³ Je ne sais s'il y a un lien avec Michel Portal.

Lefebvre. Dans le métier, on se trouve parfois dans une "combine" et on fait un morceau puis ça passe.

Puisque l'essentiel de mon activité se déroula au *Mikado*, pour terminer cette partie je vais donner quelques détails sur ma façon d'y travailler. Des morceaux revenaient tous les soirs mais on avait un répertoire assez étendu pour faire un roulement. Il existait toujours des tangos classiques que personne ne connaissait. J'avais un classeur et on prenait dedans. Le *Mikado* est évoqué par les paroles dans le «Temps du tango» de Léo Ferré qui a été réalisé avec le fils d'un artiste du cinéma, Roger Caussimon.

Un jour le patron m'avait dit : " Il faut l'inclure dans le répertoire et le passer tous tes jours".

On décida de mettre une plaque sur le dancing mais Léo Ferré était un peu spécial à ce qu'on m'a dit. Tout était prêt pour sceller la plaque mais il n'est pas venu. Bref, on commençait par les tangos puis les boléros, les slows et les valse que j'ai imposées comme je l'ai dit. Avant que je n'y arrive, je ne sais pourquoi, les gens ne dansaient pas la valse. Un jour par exemple, je me souviens très bien que sur la piste, seulement deux clients dansaient. J'ai alors arrêté car c'est pas marrant de jouer sans danseurs.

Et voilà que là, on m'a dit "Pourquoi arrêter ?" J'ai décidé de persister quoiqu'il arrive et peu à peu le public s'y est mis. Parmi les morceaux, on a toujours des préférences en tant que musicien mais le client est roi. J'aimais bien les valse musettes classiques, puis les valse parisiennes *Mademoiselle de Paris* etc... Il y a quelque chose à faire dessus. Je ne critique pas le restant. Comme on dit, il n'y a pas de mauvaise musique mais de mauvais musiciens.

Avec l'accordéon, il fallait une guitare, une basse, un saxo, une clarinette, un violon et un piano. Mais là aussi tout dépend du musicien. Parfois le danseur en passant demandait tel morceau et parfois même, dans une série, le chanteur changeait le morceau.

Concernant les bagarres je n'en ai connu qu'une à la fin du *Mikado* avec le nouveau patron. Je ne sais pas si c'était envoyé pour l'intimider (le précédent ne s'était jamais laissé impressionner même par le milieu) mais une fois, j'étais absent, une bande est arrivée - c'est ma femme qui me l'a raconté car moi je faisais *le Dauphiné Libéré* - et la bagarre fut rapide.

Une anecdote en entraînant une autre voici un mot de ce *Dauphiné Libéré*. Je l'ai fait avec un orchestre et une chanteuse. J'ai suivi une étape au cœur de la course car c'était plus en famille

que le Tour de France. J'ai été marqué par les descentes dans les cols quand ils foncent à 80 km/h. Je crois qu'un motard de la police s'est tué cette année-là.

Au cours des années 60, le statut de l'accordéon a changé mais moi, je ne me suis aperçu de rien au *Mikado*. C'est surtout en province que l'accordéon a disparu des bals. Il a été remplacé par l'orgue électronique. Mais à la télévision il a commencé à disparaître un peu plus tard. J'ai beaucoup participé à une émission qui passait vers une heure. Parmi les titres d'émission il y avait "*Mon bel accordéon*", "*Sur un air d'accordéon*" et "*Paris Club*". Il y a eu aussi "*Dix minutes d'accordéon*". J'en ai fait avec Maurice Daunou. J'ai fait une émission d'accordéon dans le cadre de la Fête du Trône. A la télé j'ai toujours été impressionné. On a toujours le tract si on a un peu de conscience. Bien sûr, pas au *Mikado*. Quand on commence, il y a du monde mais ce n'est pas pareil, on connaît les danseurs. Dans un gala, c'est assez dur, vous passez à froid. Si vous faites une série, il faut faire le maximum sans avoir le temps de se chauffer. Dans un bal, la chaleur vient en jouant, au fur et à mesure.



Jack Dauvil qui a beaucoup joué avec Tony Meler né le 17 octobre 1931, est le frère de Robert Trabucco né à Trieux (Meurthe-et-Moselle) le 5 mai 1930 et décédé le 11 novembre 2016 à Incheville à l'âge de 86 ans C'est un accordéoniste - compositeur très connu dans les années 50-70.

6
Avec Véga

Note Jean-Paul Damaggio :

Comme je l'ai déjà écrit Tony Meler était timide, modeste et peu loquace. Aujourd'hui que je me dis que j'aurais dû l'interroger sur Jean Bonfanti et le label Véga. A ce sujet il m'a communiqué un document écrit (le seul) dont je ne sais la provenance et qui témoigne du lien avec Véga.

« PARMI les accordéonistes qui désormais constituent l'essentiel du bataillon de choc de la firme Véga, Tony Meler occupe une place à part. Pour peu que vous prêtiez un œil, même blasé, aux affiches de toutes sortes qui couvrent les murs de Paris, le nom de Tony Meler ne vous est pas inconnu. C'est cette timidité au sein d'une équipe exubérante, comme cette présence murale qui font de Tony Meler ce paradoxe chronique — très connu, mais discret.

A douze ans, Tony Meler animait déjà les bals de la région toulousaine à l'aide d'un accordéon diatonique de dix touches et quatre basses. On raconte même que les offices religieux étaient plus ou moins fréquentés, selon que le bon Tony organisait une surprise-party. Du coup, Monsieur

le Curé refusa de lui donner la première Communion. Un engagement dans une brasserie, non loin du Capitole, lui donna alors suffisamment de courage et d'expérience pour le décider à monter à Paris. Successivement, il est en vedette au «Tango», à la «Boule Rouge», au «Petit Jardin» et actuellement au «Mikado».

En 1938, il remporte le Prix International d'accordéon. Habitué au Critérium du Dauphiné Libéré et du Tour de France, il participe également depuis 7 ans à la Nuit de l'Accordéon à Wagram. Là, on le connaît bien : on l'a toujours repris. C'est curieux Tony Meler, lorsqu'on l'a engagé, on le reprend toujours.

En 1953, suprême mission de confiance. Tony Meler fut appelé à présenter le premier accordéon électrique Maugein, durant le Tour de France.

Ce fut une heureuse initiative: nul mieux que lui ne pouvait accomplir cette mission. Pour démontrer les possibilités diverses d'un nouvel instrument, il fallait un instrumentiste qualifié, un musicien inspiré. Meler s'adapte à tous les genres. Formé à la rude — mais à la solide — école de la rue de Lappe, Meler est un virtuose. Fidèle au goût du public, toujours au niveau de son public, il possède une sensibilité qui se traduit dans sa manière de jouer. Tony Meler joue comme il parle : sans chiqué, sans truc, avec

franchise. Amoureux de la voiture comme du catch, il fonce. Mais ce fonceur est un tendre. C'est un des fondements les plus sûrs de son talent. Apprécié des auditeurs, des habitués du «Mikado» ou des Bals les plus renommés. Tony Meler devient petit à petit un best seller du disque. Il a compris que le disque n'est plus un luxe mais une nécessité ; il a compris que le public réclamait des airs à succès : airs d'aujourd'hui, airs d'hier, airs de demain. C'est pourquoi, il vient de graver pour la nouvelle collection révolutionnaire de Véga (Variétés pour tous -30 cm 12 NF) une série de succès sous le titre «Tangos pour tous» et «Musette pour tous»-Gageons que, comme pour lui, l'avenir nous donnera raison. Dominique BLAIZE »

J'aurai dû demander à Tony Meler :

«Mais qui était donc Jean Bonsanti l'homme qui créa la label Vega en 1955 ?»

J'aurais dû lui poser la question car aujourd'hui, même avec internet je n'ai pas trouvé beaucoup de référence. Une seule est revenue en lien avec... Nicolas Sarkozy suite à un article du *Monde* du 04/07/07 faisant le bilan des relations corses du nouveau président. Il est bien de se souvenir que s'est noué un lien personnel entre Sarkozy l'île. Il a pour nom Marie-Dominique Culioli, sa

première épouse avec Charles Pasqua en témoin du mariage ! Dans cet article je lis :

«Jean Bonfanti, le patron des disques Véga, usine en Espagne, appartement avenue d'Iéna à Paris, villa près de Sagone, paie le feu d'artifice sur la plage tous les 15 août. »

Visiblement depuis la naissance de Véga en 1955 le personnage a fait une belle carrière, si belle qu'elle est inexistante sur internet !

Juste un écho original au sujet de Sonorama :

« L'idée du disque souple est née au milieu des années cinquante. Jean Bonfanti fait construire des rotatives pour les manufacturer et c'est suite à cette idée ingénieuse que Ithier de Roque-maurel et Louis Merlin (fondateur de la radio Europe 1) décident de concevoir des périodiques reliés avec des spirales plastifiées pour les y insérer. Ces périodiques alternent alors papier imprimé et disque souple en plastique blanc. Sonorama sera donc édité par Sonopresse sous le brevet S.A.I.P de la maison de disque VEGA, son rédacteur en chef sera Claude Maxe, Jean-Pierre Castel et les documents sonores seront réalisés pour la plupart dans les studios d'Europe 1. »

J'ai un vague souvenir de tels produits dont Jean-Baptiste Mersioll écrira l'histoire et tentera de la faire revivre.

L'histoire de Véga-Bonfanti est liée à l'histoire de Vogue une maison de disques qui tenta de s'opposer au monopole anglais de Pathé-Marconi et sa marque EMI. On trouve à l'origine de Vogue, Charles Delaunay, un des trois fondateurs avec Léon Cabat et Albert Ferreri. Lucie Servin en a écrit l'histoire sous la direction de Danièle Tartakowsky. Cabat avait besoin d'un presseur de disque indépendant :

«Lorsque la croissance s'amorce la production reste réduite par rapport à la demande qui induit une croissance très rapide du secteur. Pour faire face à une production plus importante, Cabat s'associe avec l'usine SAIP-SAG fondée après la guerre à Sartrouville par Jean Bonfanti, un corse venu à Paris avec la division du Général Leclerc à la libération, et Charles Doll. Lorsqu'en 1955, Jean Bonfanti crée son propre label, Véga, spécialisé dans la chanson, la musette et l'accordéon, Cabat perd son principal presseur.»

On découvre donc que Bonfanti commence par le côté industriel avant de lancer son propre label.

Bref, Tony Meler aurait pu m'en dire un peu plus sur une famille très discrète sur sa vie. En Lot et Garonne il existe une sénatrice Bonfanti mais on n'a pas le nom de son père !

TONY MELER



Vedette MAUGEIN
1^{er} PRIX INTERNATIONAL

Tony Meler m'avait donné un autre document où on le voit en photo avec Jacques Tati !

« Tony Meler chauffeur ? Non, notre ami n'a pas abandonné l'accordéon pour le volant, mais il campe une pittoresque silhouette de chauffeur dans «Play time», le film que tourne Jacques Tati à Joinville-le-Pont.

Play time, récréation, divertissement... Les films de l'auteur des «Vacances de M. Hulot» et de «Mon Oncle» ne se racontent pas, mais nous pouvons être sûrs que nous serons plongés dans un climat délicieusement burlesque, où les gags pousseront comme champignons après la pluie.

C'est en feuilletant «La Revue de l'Accordéoniste» que Jacques Tati a remarqué la photo de Tony :

— Le voilà mon chauffeur ! Je le tiens ! s'est-il dit.

Je ne sais pourquoi cela me fait penser à la rencontre de Raymond Cordy et de René Clair pour «Le Million» : ce fut le départ pour Cordy, ancien chauffeur de taxi, d'une longue carrière dans le cinéma.

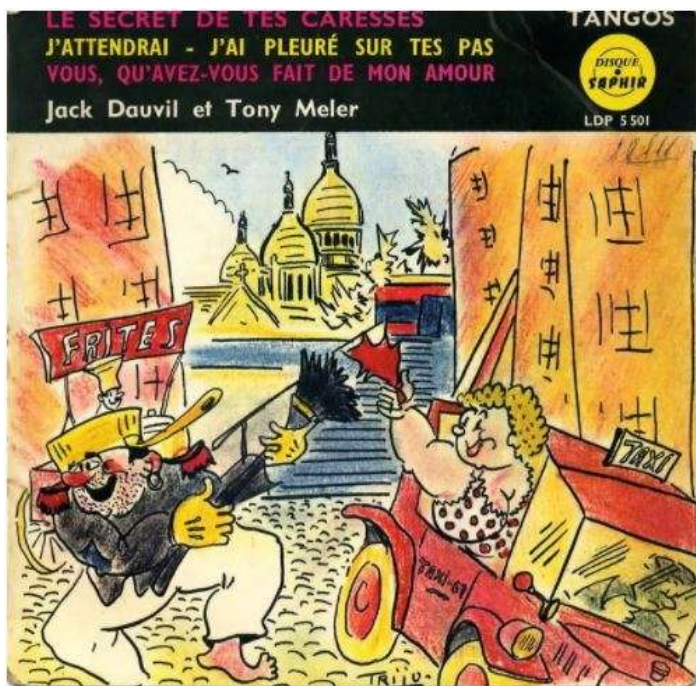
— Je ne joue pas d'accordéon dans le film, dit Tony. Je pilote la voiture d'un monsieur important...

Ce petit vieillard élégant, décoré, qui a des faux airs de Toscanini, est dans la vie violoniste. Il a

joué dans tous les grands concerts, Padeloup, Colonne... C'est le père de Michel Piccoli.

Nous sommes censés être à Orly. Les bâtiments de l'aérodrome ont été reconstitués sous le ciel de Joinville. Tony Meler est ravi de l'aventure. Tourner en plein air, cela change un peu du musette ! H.J. DUPUY. »

Je suis sûr que la vie de Tony Meler a été pleine de mille autres anecdotes perdues à jamais et qui pourtant auraient permis de prendre la mesure de la vie populaire qu'il a connue.



Vers la retraite du musicien

Comme bilan je peux dire que la vie du musicien se fait en pays de connaissances et souvent les mêmes se croisent. J'avais rencontré à Toulouse René Lefebvre qui était là car il avait suivi son père qui travaillait dans l'armement, peut-être à l'Arsenal, mais son pays d'origine était Lille. Il était chtimi et avait fini ses études de piano. On a joué ensemble à Toulouse, à Carcassonne et à Béziers. A Carcassonne ça s'appelait *le Congo*. On s'était perdu de vue, et à Paris il m'a retrouvé. Il avait fait de la musique dans le Nord. Il avait un orchestre. Il m'a donc fait passer à Radio-Lille. Ensuite il est rentré dans l'Education Nationale pour les Centres d'Apprentis où il faisait l'intermédiaire entre les écoles et les patrons. Il voulait toujours revenir dans le Midi et il est à Albi maintenant alors que je suis à Montauban. Quand il maria sa fille on monta une petite formation pour faire la noce.

Ma première coupure avec la musique se produisit en 1972 au décès de ma femme. J'étais encore au *Mikado*.

Mon beau-frère est venu de Saint-Domingue et il m'a invité chez lui.

Avec ma sœur, ils y étaient partis peu après mon arrivée à Paris. Ils étaient revenus seulement vers 1960 et suite à l'achat d'une *Dauphine*, nous partîmes faire du tourisme. J'ai fait le chauffeur : 7000 km en un mois. Nous sommes allés en Espagne dans mon village de naissance et il y a eu un orage mémorable. Sur le capot de la Dauphine il y avait les marques de la grêle. C'était à ALBALATE de Cinca, province de Huesca. Dans ce village, vivait un chanteur qui est un peu de la famille. Je leur ai porté un disque et en ces années-là, avant de l'écouter, il fallait demander la permission au curé. Mon beau-frère n'était pas venu car il avait dit qu'il ne remettrait pas les pieds dans ce pays du temps de Franco. Il n'avait rien à se reprocher mais c'était ainsi. On est passé par Barcelone. Puis on est parti vers l'Italie, Turin, Milan, Venise. Les étapes étaient longues. On est revenu par Parme, San Remo. Et ensuite en une journée San-Remo-Montauban et en Dauphine

Au moment de rentrer à Saint Domingue je les ai emmenés à Boulogne pour affaires. On a suivi la côté bretonne et là ils sont partis avec le bateau et la voiture. Moi j'ai repris la direction de Paris en train. Un mois d'août chargé.

Donc en 1972, nous nous sommes retrouvés et j'ai pris mon baptême de l'air en allant chez eux.

Pour le premier voyage à Saint Domingue, je suis parti quinze jours sans accordéon. Puis la deuxième fois je suis reparti plus longtemps pour me changer les idées. Je n'avais pas le moral.

Puis le *Mikado* a fermé. Quand j'ai voulu passer l'accordéon à la douane ils m'ont demandé ce que c'était. Pour eux c'était un bandonéon. Un jour avec mon beau-frère on est allé boire une bière dans un bar. Quand on est du métier on dresse l'oreille au moindre son. Deux mômes jouaient. L'un avait un roseau dans lequel on a fait des entailles et qu'on appelle un *guiro*. L'autre jouait d'un accordéon diatonique. La musique s'appelle un *merengué*, le folklore de là-bas. J'avais apprécié, c'était bien ce qu'ils faisaient. Un responsable de la coopération culturelle m'a donné des adresses et je suis passé à la télé et dans beaucoup de radios. J'ai retrouvé ensuite quelqu'un au supermarché qui m'avait vu sur le petit écran.

Comme ma femme s'occupait de tout l'aspect gestion, après ce voyage j'ai continué à travailler mais en arrêtant les enregistrements. Je travaillais tout le temps, aussi, pour les affaires, je n'étais pas tellement entreprenant.

J'ai ralenti la dose en continuant pour conserver la couverture sociale. C'était dur pour articuler

les choix des patrons, les volontés des musiciens et parfois les problèmes avec certains clients alors ... J'ai repris avec plus de régularité au *Petit Jardin* autour de 77 jusque vers 83. Ce n'était pas comme au début. On travaillait du Vendredi au Lundi. En quatre jours on faisait une semaine. C'était un peu plus petit qu'au *Mikado*. Comme dans tous les métiers il y a des jours avec plus ou moins d'enthousiasme. J'ai eu un musicien qui est rentré avec moi et qui a fini avec moi, le batteur qui jouait du sax et qui chantait.

Pour dire qu'il y en a qui n'ont jamais rien compris à notre métier, je me souviens d'une anecdote sur la fin. Un ami qui me connaissait me dit un jour : "mais les autres jours de la semaine qu'est ce que tu fais ?" Je ne sais même pas si j'ai répondu. Au moment de cette dernière reprise nous étions cinq. Je ne voulais pas recommencer mais ils ont insisté alors j'ai mis mes conditions. Derrière la musique il y a aussi les problèmes de la vie quotidienne.

En 1983, je suis revenu m'installer à Montauban. L'idée avait germé au moment de mon voyage à Saint Domingue. Ma sœur et mon beau-frère sont revenus vivre en Espagne et moi j'ai décidé de prendre ma retraite à Montauban.

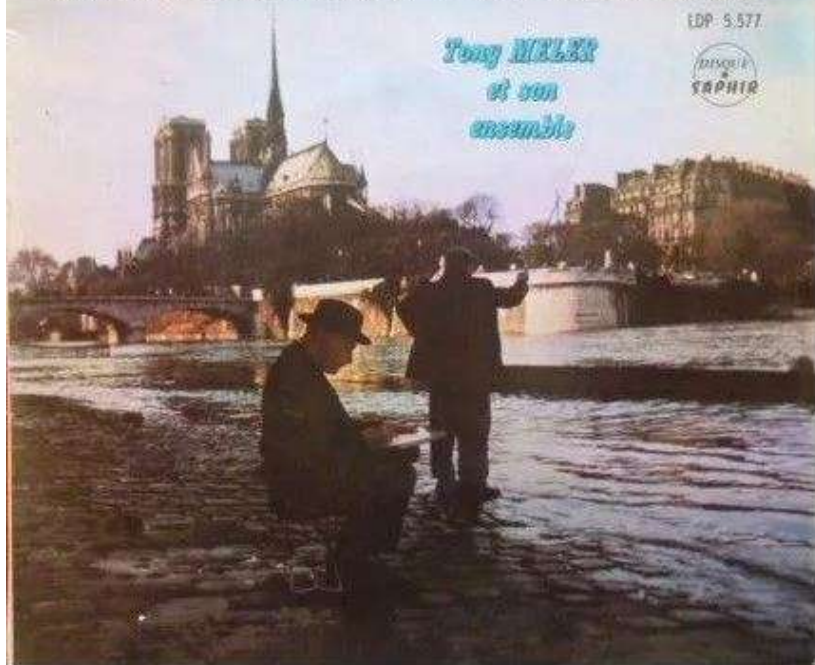
Par l'accordéon, j'ai retrouvé des amitiés vieilles de plusieurs années car la retraite d'un musicien ne signifie pas qu'il range totalement son instrument. Je vois maintenant beaucoup de jeunes, qui jouent de l'accordéon et j'en suis très heureux. Je leur souhaite de pouvoir jouer en y mettant toute leur personnalité et non de manière uniforme. Ainsi la musique vivra mieux.



*GOSSE DE PARIS * PARIS-TOUR-EIFFEL
LE CAMIN DE PARIS * CA, C'EST PARIS*

EDP 5.577

*Yves HELEX
et son
ensemble*





TONY MELER

DISQUES VEGA

*Vous salue
amicalement*



01

Postface

Quand est paru « Histoires de l'Accordéon » je n'aurais peut-être pas porté attention au livre sans une expérience du 22 août 1985.

En ce triste été de ma vie j'ai décidé de me prendre par la main et d'aller à Uzeste suivre une journée du festival de musique.

Je suis arrivé vers 14 h dans le petit village totalement calme. Je me suis garé devant l'église et franchement rien n'indiquait qu'il y avait un festival de musique. J'ai marché un peu dans les rares rues en quête d'un lieu musical, mais, sauf sur le terrain de foot où une scène était installée, rien n'annonçait ce que j'étais venu écouter.

Vers 16 heures seulement, une agitation a commencé à se produire devant la boulangerie face à l'église. Quelques vieux avec des accordéons, quelques plus jeunes en spectateurs assis à même le sol face à la dite boulangerie.

A un moment, je me souviens très bien, cinq ou six sortirent du magasin avec des baguettes de pain, puis un petit cortège se forma avec les accordéonistes en tête.

Et en musique la petite troupe, pas plus cent personnes, se mit en marche vers le lavoir. Là les musiciens continuèrent sur une rive de la petite

rivière pendant que le public s'installait sur l'autre rive à même le sol. Là cinq ou six musiciens récupérèrent les baguettes et s'installèrent devant des poêles posées sur le sol. De l'accordéon on passait à la batterie.

La musique ainsi présentée devenait un jeu, un jeu alliant tradition et modernité, et bousculant les cadres établis.

J'étais fasciné par l'audace et l'émotion ressentie. La suite n'allait pas être moins sidérante car après de telles improvisations les musiciens se sont dirigés vers l'église.

Là pour entrer, c'était payant, et petit à petit chacun versant son obole, nous avons pris place dans la petite église où une énorme machine trônait. J'étais au premier rang, les yeux ébahis en lieu où trône la tombe d'un pape ! Je veux dire d'un vrai pape, Clément V !

Eddy Louis que je ne connaissais pas (je ne connaissais personne) s'installa devant sa machine et commença à jouer. Au bout d'un moment un autre musicien s'approcha timidement, doté d'un instrument surprenant dont j'apprendrais qu'il s'appelle le mélodica. Là j'ai compris, c'était Bernard Lubat.

Après un sandwich que j'avais apporté et un bon verre de Sauternes servi à la buvette je me suis

installé sur une chaise du stade où devait chanter un nom que je connaissais bien, Lény Escudero. Je crois me souvenir que son fils était dans l'orchestre.

En fait, en rentrant chez moi, ce n'est pas le tour de chant que je gardais en mémoire mais cette expérience unique allant de l'accordéon au mélodica en une musique iconoclaste qui me marqua à jamais. Par la suite j'ai croisé Bernard Lubat en diverses occasions et j'en suis arrivé à admirer cet artiste-citoyen, qui se bat contre les armes de distraction massive et pour une augmentation considérable du goût de la vie.

En jouant il apprend à jouer, quand l'ordre du monde dit que d'abord on apprend à jouer et ensuite on peut jouer ! Il est arrivé à la musique comme Tony Meler !

Le son produit est sa seule leçon.

Son jeu sur les mots ne réduit pas les mots à un jeu mais portent un enjeu énorme. Par exemple quand d'autres reviennent travailler au pays, lui est simplement venu travailler le pays ! Et il ne s'agit pas d'une nuance. L'exil produit un ex-il et chez lui le sacré est massacré.

En pensant à Lubat, j'ai eu envie d'écouter Tony Meler.

Cette histoire je l'ai en partie racontée dans un livre de 2010, qui n'a eu aucun succès, *Avignon*

2010, *Benedetto, Off, Marthaler, In* avec comme sous-titre, mémoires sous-réaliste.

On y retrouve, André Benedetto, Félix Castan, Bernard Lubat, Ernest-Pignon-Ernest, Philippe Caubère.

Tony Meler avait une petite maison, du côté d'Albasud à Montauban, avec une salle à manger pleine d'instruments. Il avait de l'arthrose aux doigts d'avoir tant joué. Un homme d'une grande subtilité, et aussi d'une grande mémoire. Il vivait dans l'ombre et n'était pas mécontent que je puisse le mettre, un peu, en lumière. Je me devais de lui consacrer cet ouvrage.



Annexe :

Le 17 mai 2012 sur la radio CFM j'ai présenté Tony Meler. L'émission a disparu car les propriétaires des radios (comme tant d'autres) ne savent pas ce que signifie *archiver*. Moi-même j'avais préparé ce document que je retrouve à présent et que je sauve ici. Je l'avais présenté ainsi :

L'accordéon et moi c'est une histoire ratée mais bon, il me reste à rendre hommage à Tony Meler (1920-2003). Et c'est un de mes plus grands plaisirs que de l'avoir présenté sur CFM et je remercie CFM de m'avoir donné ce plaisir même si j'aurais dû être plus génial car il mérite tant... L'émission c'est jeudi à 12h 35 et dimanche aussi. L'accordéon du dimanche. Ici pour aller plus loin, je propose cet article d'Evelyne Pieiller que je lis depuis longtemps mais jamais assez. Même si l'article est trop Piaf sacrifiant ainsi à un cliché pour en dénoncer d'autres. L'accordéon, c'est le peuple et tant pis si Giscard en Auvergnat a tenu à en jouer un peu devant les caméras. Mais l'actualité c'est Hollande à Tulle et Tulle c'est Maugein et Maugein c'est Tony Meler... et l'accordéon ce sont les peuples du monde. En souhaitant que la musique continue d'adoucir les mœurs... JPD

Révolution n°173 24 juin 1983

Tu veux que je te raconte, Evelyne Pieiller

QU'est-ce que tu veux que je raconte sur l'accordéon ? C'est une histoire d'avant nous, l'accordéon, il nous vient de nos parents. Eux ils

dansaient à la Boule Rouge, ou l'été au Petit Robinson ; eux ils valsaient, ils se faisaient des javas, des mazurkas, passez la monnaie passez la monnaie et ça tournait. Tu sais ce que ça veut dire, passez la monnaie ? C'est qu'à l'époque, pour danser, il fallait payer. Ça ne se faisait pas au forfait entrée-consommation, mais à chaque danse le chapeau passait, il y avait intérêt à se trouver un cavalier pas trop fauché. C'est ça l'accordéon ; les talons aiguille, le trait qu'on se dessinait sur la jambe avec un crayon à sourcil pour faire croire qu'on avait des bas. Tout un coup de main à prendre, en espérant qu'il ne pleuvra pas, parce que aller danser, souvent on le faisait à pied. Et le soir on rentrait les chaussures à la main, pas vraiment comme dans la Dolce Vita, parce que là les danseuses, c'étaient des ouvrières qui venaient pour le plaisir et la compagnie. L'accordéon, c'est toutes ces histoires-là, de quand on n'était pas né, mais il nous fait quand même pleurer. Piaf, quand elle chante : « La fille de joie est triste au coin d'la rue là-bas. Son accordéoniste il est parti soldat. » Ah, c'est sûr, ça lui rentre dans la peau, par le bas, par le haut. Envoyez la musique, musique, ça nous donne des frissons. Parce qu'on connaît tous ça, la peine, la peine qui danse, obscène, choquante, et, ah, merveilleuse, la boule rouge tourne toute seule. Les danseurs quittent le bal,

demain on travaille, on se donne des rendez-vous. Pour conclure la soirée, l'accordéoniste, je t'assure, il a des doigts d'artiste, attaque Perles de cristal. C'est peut-être rien que le piano du pauvre, mais tu entends un peu ce que c'est beau, ça coule, ça rebondit, on croirait l'eau d'une cascade. Chez nous, à Paris, l'accordéon c'est la chanson des gars en casquette et des filles en cheveux, c'est le pavé et c'est le trottoir, toute la tendresse du 14 Juillet, dehors, avec les lampions et les confetti, et à l'accordéon Monsieur... On applaudit. Autrefois on dansait à Maxéville, on guinchait comme des fous ; aujourd'hui, c'est un cinéma. Et les 1.000 Colonnes, tu connais ça, un autre café dansant, immense. Les grands boulevards, rue de la Gaîté, voilà l'accordéon, les défilés et les bals, un bonheur rigolard et grave, une chanson qui peut devenir hymne, un chant de lutte qui peut devenir un hymne, un chant de lutte qui peut devenir danse. Le Bal à Jo c'est juste derrière la Bastille, c'est la java bleu, la java la plus belle, celle qui ensorcelle, et que l'on danse les yeux dans les yeux. L'accordéoniste transpire normal, c'est un sacré boulot. Allez chauffe Marcel, chauffe, au musette on s'amuse, on tricote des gambettes, on fume des américaines en les tachant de Rouge Baiser, les portes de la nuit s'ouvrent pour l'ouvrier. Dehors, un chemineau déploie son accordéon et joue pour

lui, tout seul, en marchant lentement. Un vagabond ou un mendiant. A vot' bon cœur, messieurs dames. Accordé, cordéa, cordez donc l'aumône à l'accordéa, cordéon... A l'Hôtel du Nord, eau et gaz à tous les étages, chambre à la journée, au mois, à l'année, un ouvrier italien ouvre la fenêtre et fait chanter son accordéon. A une terrasse des grands boulevards, un homme joue, une femme chante, il fait tranquille, les amoureux sont émus, un clochard sur un banc écoute d'un air appréciateur. Là bas, très loin, au fond des bayous dangereux, un village cajun danse sur un accordéon qui a un drôle d'accent. Sous le chapiteau, un clown sur la piste embrasse son petit accordéon, et le petit accordéon fait une valse triste et brillante, et le clown tourne doucement, et les lumières tournent, et tournent sur le parquet les danseurs, et avancent les femmes graves.

Au milieu d'elles l'accordéoniste du village, elles sont le chœur, il est le choryphée. C'est la lutte et la dignité, l'accordéon chante ce qu'elles ressentent et ce qu'elles ne veulent plus. Ah, bela ciao, et bien sûr qu'on a la gorge serrée,- c'est un film et c'est de la vérité. L'accordéon, on le tient dans ses bras, c'est lourd, c'est plein de reflets, et tous ces efforts pour qu'en sorte cette voix poignante et triste sous les envolées et

l'excitation, ça fait de l'émotion, ce sont nos histoires à nous, une partie de notre légende. Qu'est-ce que tu veux que je te raconte d'autre, l'accordéon c'est difficile de réfléchir dessus, ça donne tout de suite des bouts de musique « Tu me fais tourner la tête, mon manège à moi, c'est toi. » Il y a eu tout un mépris sur l'accordéon, ah, c'est popu, c'est mélo, allons, c'est populaire, grandioisement, et peu importent les questions de goût, car l'accordéon, tel qu'on me l'a légué, c'est le chant d'un peuple qui danse, fier de danser, fier d'être peuple. Moi, ça me fait, le cœur bougé, la mémoire en bataille, absolument pleurer.